

L'illusion du Moi

DISCOURS



RÂBE'A – L'AMANTE
DE DIEU
ARTICLE



LE DISCOURS DE
L'AMOUR
POÉSIE



LE PAUVRE VIEUX
BOUC
HISTOIRE

LA LETTRE SOUFIE



L'illusion du Moi

Par ALIREZA NURBAKHSH.

Chacun de nous a tendance à se concevoir comme étant quelqu'un de distinct, un « moi » séparé des autres à la fois par le corps, les perceptions, pensées et sentiments. Nous considérons notre « moi » comme étant un être individuel vivant d'un moment à l'autre en ayant continuellement des expériences mentales que nous considérons comme nous appartenant.

Effectivement, l'hypothèse suivant laquelle nous existons en tant qu'êtres distincts est tellement ancrée dans notre psyché qu'il nous est presque inconcevable d'examiner sérieusement l'idée que



cette perception de «soi» puisse être fausse. Après tout, nous nous souvenons de certains événements de notre passé suggérant l'existence d'une conscience permanente qui prend en compte des perceptions, émotions et pensées qu'elle considère comme étant « siennes ». Par ailleurs, il semble que nous pouvons à tout moment prendre conscience de notre mental et de notre état émotionnel en tournant notre attention vers notre intérieur. Non seulement nous pouvons désirer quelque chose, mais nous pouvons aussi avoir la conscience de ce désir, et mieux encore, nous pouvons même nous souvenir que nous avons eu ce désir. A travers cette prise de conscience et ce souvenir nous en arrivons à penser que nous sommes des êtres individuels pouvant être distingués de nos corps, de nos états mentaux ainsi que des autres personnes.

Bien sûr, ce point de vue « communément admis » a fait l'objet de différentes lectures.

Selon Gautama Bouddha (mort. 483 avant JC), nos émotions, perceptions et pensées vont et viennent, se succédant les unes aux autres, et c'est une erreur de les attribuer à un moi . Il a enseigné qu'un tel moi n'était en fait qu'une illusion et que le moyen de reconnaître cette vérité était de se libérer de cette illusion en observant les expériences sans s'identifier à elles, et sans penser que celles-ci nous appartiennent. Nous devons nous efforcer de nous détacher de nos pensées, perceptions et émotions. Ainsi quand nous éprouvons par exemple de la colère, il nous faut simplement observer l'état de colère comme se produisant à ce moment-là, sans s'identifier à cette émotion et sans penser que celle-ci appartient à un moi c'est-à-dire sans penser qu'elle nous appartient. En pratiquant ce genre de non-identification avec nos expériences mentales et émotionnelles, nous pourrions nous débarrasser du moi illusoire et faire l'expérience de la réalité.

David Hume (d. 1776 CE), philosophe écossais du 18e siècle, s'appuya sur le raisonnement tiré de l'observation empirique rigoureuse de son expérience intérieure pour conclure que la notion de moi n'était qu'une illusion. Lorsqu'il se regardait intérieurement, il n'y trouvait aucune entité supérieure distincte en plus de ses pensées, perceptions, désirs et passions. Il a écrit: «Nous n'avons jamais une conscience intime d'une chose, mais nous en avons une perception particulière, l'homme est un ensemble ou une collection de perceptions différentes qui se succèdent avec une rapidité inconcevable et qui sont dans un changement et un mouvement perpétuels.»¹

Certaines études neurologiques récentes corroborent une vision similaire du moi. Selon ces études, notre cerveau construit un moi pour donner un sens à notre riche vie mentale et être en mesure de s'adapter aux nouveaux environnements.²

Il n'y a aucune preuve suggérant que dans la réalité il existe un moi supérieur en plus de ces événements mentaux. Ces études suggèrent que le moi n'est rien d'autre qu'une collection de pensées et émotions à un moment donné.

Le soufisme considère également le concept de moi (*nafs*) comme n'étant qu'une illusion. Il enseigne que pour atteindre la vérité le soufi doit se libérer de cette illusion et qu'une fois libéré, il ne fera plus l'expérience de son moi individuel, car il aura été anéanti en Dieu. Il y a une merveilleuse histoire à ce sujet dans le Elahi Nameh d'Attar:

Un jour quelqu'un demanda à Shibli (mort en 946) qui lui avait montré pour la première fois le chemin vers Dieu. Shibli répondit qu'il avait été guidé par un chien qui se trouvait au bord d'un

¹ David Hume, A Treatise of Human Nature, I, IV, VI.

² Cf par exemple, Bruce Hood's The Self Illusion: Why There is No 'You' Inside Your Head, Constable & Robinson Ltd., 2012.



étang. Le chien avait très soif, mais à la vue du reflet de son visage dans l'eau, et pensant que c'était un autre chien, il avait peur et n'osait aller boire. Finalement ne pouvant supporter plus longtemps sa soif, le chien sauta soudainement dans l'eau, faisant ainsi disparaître l'autre chien. Shibli poursuivit: «Ayant appris d'un exemple aussi clair, j'ai su avec certitude que mon moi n'était qu'une illusion. Je disparus alors de moi-même et donc j'affirme que mon premier guide sur la voie fut un chien ».

Dans le soufisme le moi (nafs) est à la fois réel et illusoire. Il est réel dans la mesure où nous le percevons, mais illusoire au sens où la perception que nous avons de nous-même ne correspond pas à quelque chose de réel. Cela est semblable à la perception que nous avons d'un bâton à moitié immergé dans l'eau et qui nous apparaît comme étant plié. La perception du bâton plié est réelle mais elle n'est qu'une illusion car en réalité le bâton est droit. De nombreux soufis ont comparés l'expérience de notre moi à celle d'un mirage dans le désert.

Rumi a écrit dans son Masnavi:

*Ne sois pas uni avec ton 'moi' à chaque instant,
comme un âne coincé dans la boue.
Tu aperçois un mirage au loin et tu te précipites;
Tu es tombé amoureux de ta propre découverte.*

Mais à la différence du bouddhisme, qui voit la libération du moi dans le détachement et la non-identification avec le moi, le soufisme préconise une guerre totale contre ce moi afin de se libérer de sa forteresse illusoire. Beaucoup de grands soufis du passé ont pratiqués différentes méthodes afin de combattre ce moi. Certains ont choisi l'ascétisme, en refusant systématiquement d'accorder au moi ce qu'il désire, d'autres ont suivi la voie du blâme, se comportant de façon à susciter la condamnation des autres, privant ainsi leurs nafs de toute forme de respect ou de louanges par les autres. Cependant, d'autres soufis ont pratiqués l'amour inconditionnel de Dieu, en servant et aimant les autres afin de se débarrasser des incessantes sollicitations du moi.

Mais s'il est une chose admise par tous, c'est que l'on ne peut pas mener tout ou toute seul(e) une guerre contre le moi illusoire. La raison en est simple: on ne peut pas utiliser le moi illusoire comme une arme pour sa propre destruction, tout comme on ne peut pas utiliser un couteau pour le couper lui-même. C'est pourquoi, pendant des siècles, les soufis ont souligné la nature trompeuse du moi, de qui il ne faut rien attendre sauf ce qui contribue à sa propre préservation.

Comme Rumi l'a dit dans son Masnavi:

*Si le 'moi' te demande de jeûner et de prier,
C'est un escroc, il élabore un complot contre toi.*

Ainsi, quelque soit la méthode que l'on utilise, celle-ci doit être prescrite par quelqu'un d'autre que soi-même, d'où l'importance d'avoir un guide pour prescrire le bon remède qui dissipera l'illusion du moi.

Cela dit, il demeure encore, des questions fondamentales sur la façon dont l'on peut perdre le moi et sur ce qui existe au-delà du moi. Comment pouvons-nous « réaliser » que notre perception de



notre moi n'est qu'une illusion, en partant du principe que nous ne sommes pas convaincus par les arguments de Hume basés sur l'introspection?

Par «réaliser», j'entends une perception subjective ou l'expérience de la nature illusoire du moi. Ce type de réalisation est quelque chose qui est rendu manifeste à l'homme par un moyen différent de la détermination objective et scientifique basée par exemple en neurosciences, sur les expériences.

« Il y a deux tragédies dans la vie. L'une est de ne pas obtenir le désir de ton cœur, l'autre est de l'obtenir. »
George Bernard Shaw

Plus fondamentalement encore, comment savons-nous que ce qui se trouve au-delà du moi illusoire est «réel»? Les neurologues dont les études « prouvent » le caractère illusoire du moi ne prétendent pas que cette idée à elle seule puisse réellement libérer quelqu'un de la vision erronée qu'il existe un moi, ils n'affirment pas non plus que cette idée nous conduit à la compréhension ou à l'expérience du divin.

Pour la plupart des gens, la conviction qu'il existe une réalité en dehors de soi ne vient pas au moyen d'un argument intellectuel ou du raisonnement. Cela arrive pendant des moments d'expériences extatiques dans le monde lorsque nous rencontrons le sublime. Dans de tels moments, qui peuvent se produire durant la méditation, à travers notre observation de la nature ou par la peinture, la musique, la poésie et d'autres formes d'art, ou «sorti de nulle part», nous avons l'impression de sortir de nous-mêmes et nous prenons part à une réalité plus profonde et inclusive. De telles expériences nous conduisent à sentir que la réalité va au-delà de l'expérience de nos propres personnes. Elles insufflent également en nous un sentiment d'aspiration pour le sublime, un désir de revenir à l'état de l'unité, sans aucune conscience de soi.

George Bernard Shaw a écrit: « Il y a deux tragédies dans la vie. L'une est de ne pas obtenir le désir de ton cœur, l'autre est de l'obtenir. » C'est la condition humaine qui veut que l'on ne soit jamais satisfait de notre situation, toujours en quête de nouveaux espoirs et idéaux. Ainsi la satisfaction d'un désir semble toujours être suivie par l'arrivée de nouveaux.

Peut-être que la prise de conscience que nos désirs sont infinis et que nous ne serons jamais en mesure de les satisfaire nous permet de réaliser que nous souffrons d'une illusion, l'illusion de penser que nous pouvons satisfaire quelque chose qui ne pourra jamais être satisfait. L'aspiration que nous éprouvons pour une réalité qui se trouve en dehors de nous-mêmes devient encore plus intense une fois que nous comprenons vraiment la nature illusoire du moi.

Mais ce qui se passe réellement dans un état au-delà du moi n'est pas susceptible d'être décrit par des mots. La réalité d'une telle expérience se trouve au cœur de toutes les traditions mystiques.

A propos de l'auteur...

Dr. Alireza Nurbakhsh, docteur en philosophie de l'université du Wisconsin exerçant le métier d'avocat à Londres, est l'actuel maître de la confrérie soufie Nématollahi, il succède à son père Dr Javad Nurbakhsh.)

Rābe'a – L'amante de Dieu

Par Caroline McCutcheon

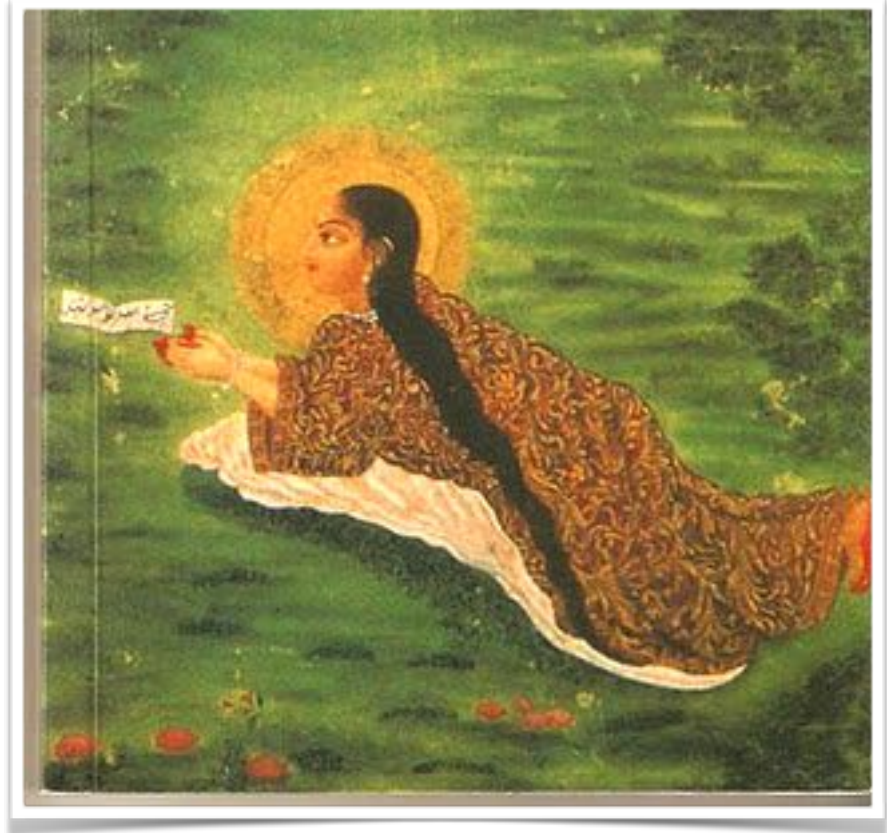
Sur la Voie soufie, les hommes et les femmes sont considérés comme égaux dans leur capacité à exercer un effort spirituel. Ceux qui se noient dans l'Océan de l'Amour perdent tous les attributs



de leur identité individuelle et transcendent la distinction entre 'il' et 'elle'. Puisque tous les aspirants sur la Voie sont essentiellement un dans l'esprit, les différences extérieures comme le sexe, la race et la position sociale sont hors de propos. Dans les mots du grand maître soufi Nur Ali Shāh à sa femme Bibi Ḥayātī :

Dans le royaume de l'amour,
la sincérité et le Soufisme,
toi aussi tu es un homme. La
véritable masculinité est le
courage. L'homme vrai est
celui qui ne capitule jamais,
qui tient ferme une fois qu'il
a posé son pied dans la
quête de la perfection.

Des exemples de femmes
qui ont été sources
d'inspiration pour d'autres à
travers leur courage et leur
détermination existent à
travers l'histoire du
Soufisme. La plus grande de
toutes est Rābe'a, dont
l'excellence spirituelle l'a fait
connaître sous le nom de
'Couronne des Hommes'.
D'elle, 'Aṭṭār a écrit :



*Non, elle n'était pas une femme célibataire
Mais au-dessus d'une centaine d'hommes :
Enveloppée dans la quintessence de la brûlure
Immergée dans la Vérité des pieds à la tête,
Et libérée de tous les excès superflus.*

Cette femme extraordinaire éprouva au début de sa vie de nombreux malheurs. Née dans l'extrême pauvreté, elle était la quatrième fille d'une famille pauvre mais pieuse. Alors qu'elle était encore jeune enfant, ses deux parents moururent, et plus tard, pendant une famine à Baṣra, ce qu'il restait de sa famille fut dispersé.

Rābe'a tomba entre les mains d'un commerçant sans scrupule, qui la vendit comme esclave à un aristocrate de la ville. Bien que fuie par la fortune du monde, orpheline parmi des étrangers, Rābe'a était soutenue et nourrie par un Ami intérieur, et en Lui, elle trouva refuge.

Une nuit, alors qu'elle était en prière, son maître observa avec étonnement une lampe rayonnant dans les airs au-dessus de sa tête. La lumière de cette lampe illumina la maison entière. L'aristocrate, réalisant la grâce spéciale de son esclave, décida de l'affranchir. Rābe'a quitta sa



maison et s'en alla vivre dans des ruines abandonnées en dehors de la ville, où elle s'établit dans la pauvreté et la réclusion.

Rābe'a fit un pèlerinage à La Mecque, et après l'avoir achevé, retourna vivre dans son habitat de fortune. Là, elle resta, se dévouant à la pratique spirituelle et illuminant ceux qui venaient à elle pour être guidés.

Rābe'a vivait dans une extrême pauvreté, refusant tous les cadeaux de ces mots, « Je n'ai pas besoin de ce monde. » Elle passait ses nuits dans la prière et ses jours dans le jeûne, mais dans cette vie austère elle brûlait dans le feu de son désir ardent pour Dieu.

Quand elle fut questionnée sur la réalité substantielle de sa foi, Rābe'a répondit :

Ni la peur du feu de l'enfer ni l'espoir de la récompense du paradis n'attisent mon amour et ma vénération pour Dieu... Mon désir et mon amour sont l'unique base de ma dévotion envers Lui.

Les prières de Rābe'a et son jeûne étaient le symbole extérieur de son détachement intérieur, son refus de tout excepté Son visage. Rejetant les deux mondes, elle fut nourrie par Sa lumière et la douceur de Sa compagnie. Son abnégation fut une affirmation de son amour, un signe de son attention intérieure à l'Unique, Qui fut sa fontaine de miséricorde et de bénédiction. Malgré l'épreuve de sa vie passée et les privations matérielles de ses dernières années, Rābe'a ne se plaignit jamais ni ne demanda d'assistance à quelqu'un, car elle se considérait elle-même comme réellement chanceuse. Alors que les aspects extérieurs de sa vie peuvent nous paraître durs et arides, la réalité intérieure était la grâce au-delà de toute mesure. A l'aube, elle chantait :

*Combien de grâce, combien de cadeaux,
De faveurs et de bonté m'as-tu manifesté !
Ton amour que je cherche ; en lui je suis bénie ;
Ô œil rayonnant de mon cœur ardent !
Tu es le commandant de mon cœur !
Aussi longtemps que je vivrai, je ne serai jamais libérée de Toi.
Sois satisfait avec moi, Ô désir de mon cœur,
Et je serai heureuse, bénie.*

Tandis que l'ascétisme de Rābe'a exprimait son amour de Dieu, son isolement des autres dénotait aussi sa loyauté envers Lui. En compagnie des autres, elle craignait de L'oublier même pour un instant. Comme elle expliquait :

J'ai si complètement rompu mes liens avec les gens que lorsque le jour se lève, craignant que les gens me distraient et ne perturbent mon cœur, je prie, 'Seigneur engage-moi uniquement avec Toi-même, afin que personne ne me détourne de toi.'

Rābe'a était terrifiée à l'idée de perdre l'amour de Dieu à cause de son manque de détermination. « Ma plus grande peur, » confessa-t-elle, « est la séparation, car je me suis tant habituée à Lui. »



Son attention totale envers Dieu était sans compromis et elle ne laissait rien la distraire de l'objet de sa quête. Elle n'a pas rejeté simplement la vie normale ou n'a pas cherché simplement à fuir le monde et ses turpitudes, elle a vaillamment choisi de se dédier absolument et complètement à Dieu.

Rābe'a fut un rare exemple de quelqu'un qui appartenait totalement à Dieu ; elle ne pouvait partager sa vie avec quelqu'un d'autre. « Je n'appartiens pas à moi-même, » disait-elle en réponse à une demande en mariage, « Je suis Sa possession. » Son cœur n'avait pas de place pour la haine, pas même pour Satan, car l'amour de Dieu seul résidait en elle.

Ainsi, Rābe'a vécut toujours seule, sans enfant et détachée des autres. Une telle vie, cependant, ne l'a pas protégée des joies et des tracas de l'expérience humaine. Son amour pour Dieu était si intense qu'il surpassa en tendresse et en passion l'amour dans une relation humaine. Sa relation avec Dieu était réelle et tangible pour elle, aussi réelle que la lumière qui illuminait sa pièce toutes les nuits, une lumière qui brillait sans lampe. Rābe'a parlait doucement à Dieu tous les soirs, disant :

Mon Seigneur, tout est devenu calme ; et chaque mouvement à l'extérieur est tranquille. Chaque amant se cache avec sa dulcinée. Maintenant je me suis enfin retirée avec Toi.

La ferveur et l'urgence de l'amour de Rābe'a pour Dieu fut une étincelle qui mit le feu à l'ascétisme aride du Soufisme antérieur et enflamma les cœurs de ceux qui la suivaient. Rābe'a se donna si totalement au feu de Son amour qu'elle devint une torche pour les autres, les exhortant à travers son exemple à « Allumer le monde, quand bien même comme de la cire tu brûles toi-même. » Son impact sur le soufisme est très bien résumé dans l'histoire suivante :

Une fois, un groupe de gnostiques la virent courir avec un seau d'eau dans une main et une torche enflammée dans l'autre. « Ô dame de l'autre monde, où allez-vous ? Que faites-vous ? », demandèrent-ils. Rābe'a répondit, « Je vais mettre le feu au Paradis et éteindre les flammes de l'Enfer. De cette façon, le voyageur vers Dieu pourra se débarrasser de ces deux voiles et voir clairement le véritable but. »

Il y a de nombreuses histoires écrites au sujet de Rābe'a, illustrant sa piété et sa grâce spéciale. Ces seules anecdotes ne nous donnent pas une image complète d'elle, car elles révèlent rarement son état intérieur. Il est simpliste de la percevoir comme une personne éloignée, vivant dans le (un) passé lointain, dans un temps où l'ascétisme et la piété étaient la règle pour les aspirants à la voie soufie. Cependant, si nous regardons les poèmes et les prières qui lui sont attribuées, nous percevons l'intemporalité de la Rābe'a intérieure, de l'amante, qui, voilée aux yeux des étrangers, brûlait dans les flammes du désir de son cœur. Au lever du soleil, on pourrait encore l'entendre chanter :

*Ô ma joie, mon désir,
 Ô mon sanctuaire, mon compagnon,
 Ô provision de mon chemin,
 Ô mon but ultime !
 Tu es mon esprit ;*



*Tu es mon espérance ;
Tu es mon ami,
Sans Toi, Ô ma vie, mon amour,
Je n'aurais jamais parcouru ces terres sans fin.*

Dans la poésie de Rābe'a, nous pouvons encore ressentir l'intensité de son désir ardent, une passion qui consume les voiles du temps. Elle était extatique dans son désir passionné pour son Bien-aimé. Elle ne pouvait penser à d'autres que Lui. Il était sa nourriture, son rafraichissement et son repos. Rābe'a est un modèle pour quiconque, dans toutes les époques, car elle s'est soumise totalement à l'amour.

Aussi, souvenons-nous de la recommandation de Rābe'a aux personnes de son temps qui s'applique encore à nous aujourd'hui :

Ô enfant d'Adam ! Tes yeux ne créent pas de passage pour percevoir la Vérité, de même que la parole ne donne pas accès à Lui. Le vrai travail est dans le cœur. Essaie de réveiller ton cœur, car quand le cœur se réveille, il a besoin d'un ami.

A propos de l'auteur..

Caroline McCutcheon est une aspirante de la voie soufie depuis plusieurs années. Elle vit à Londres avec son mari et leurs enfants.



Le discours de l'amour

Dr. Javad Nurbakhsh

Le discours de l'amour s'élève au dessus des mots et de leur sens

L'amour parle à travers un autre langage

Mon rival pour me défier m'a demandé de parler d'amour

Mais pour un cœur scellé (sourd) y'a t-il meilleure réponse que le silence

Celui dont le cœur est attentif au monde des amants

N'entend plus que les cris d'amour et de bonté

L'amour s'exprime dans un langage inconnu des gens ordinaires :

Quitte leurs bavardages inutiles et tous ces maux de tête

Celui qui ne croit pas en l'amour ne pourra jamais comprendre toutes ces paroles

Aucune de nos paroles ne pourra éveiller son cœur ignorant

Dans la voie de l'amour bonté il n'y a pas de place pour le bavardage creux

Mais seulement le murmure de l'effacement derrière chaque porte

Nurbakhsh, ton discours tiré du souffle de l'amour est éloquent

Et captive le cœur de tous les gnostiques clairvoyants.

A propos de l'auteur...

Dr. Javad Nurbakhsh, né le 10 décembre 1926 à Kerman en Iran et décédé le 10 Octobre 2008, fut maître de l'ordre Nématollahi des soufis. Initié dans la voie Soufie Nématollahi à l'âge de seize ans, à vingt ans, il fut nommé cheikh (directeur spirituel) par son maître Munès 'Ali Shah, puis devint lui même maître de la confrérie Nématollahi à la mort de son maître. Il était alors âgé de 26 ans. Il est succédé par son fils, Dr. Ali Reza Nurbakhsh.



Le pauvre vieux bouc

Le Diable était parti en vacances et avait laissé son affaire entre les mains de ses trois fils. A son retour, il leur demanda ce qu'ils avaient fait dans le monde pour répandre la misère et les épreuves parmi l'humanité afin de plonger les créatures de Dieu dans les ténèbres et en retirer des profits pour le Diable et sa suite.

Son fils aîné lui répondit, « J'ai démarré une révolution ainsi que deux guerres et causé l'assassinat d'un roi et le renversement de gouvernements intègres dans sept pays. »

« Très bien ! », s'exclama le Diable. Se tournant vers le cadet, il lui demanda, « Et toi, qu'as-tu accompli sur la terre pour augmenter la souffrance des hommes ? »

« J'ai fait en sorte de faire fructifier l'investissement en énergie de mon frère. La violence et la haine sont, bien sûr, rafraichissants pour nous tous ; mais la guerre, la révolution violente et l'adversité à moins qu'elles ne soient bien gérées, peuvent conduire à une perte nette pour nous.

« Ces situations peuvent parfois conduire à créer un creuset de fraternité parmi les hommes, avec des qualités de générosité et de sacrifice de soi qui poussent de toute part. J'ai travaillé sans relâche pour nous assurer contre ces éventualités. J'ai conduit mes lieutenants afin de guider ces moutons humains dans nos bras. Les tentateurs et les démons en hordes favorisent le meilleur comportement des hommes pour nos besoins. En ce qui concerne les êtres humains qui pourraient répondre par la sympathie et la gentillesse aux autres, en présence d'un ennemi commun, je les ai poussés vers l'égoïsme, l'avidité et à la vanité (ce ne fut pas une tâche difficile dans la plupart des cas).

« Si on n'y prête garde, à l'endroit où un gouvernement intègre est renversé, un bien meilleur système peut prendre place. Je suis fier de dire que j'ai évité bien des désastres dans de tels cas. J'ai converti les idéalistes en fanatiques ; les sages pragmatistes ont été transformés en profiteurs car autrement ils auraient pu fournir des plans organisés pour le bénéfice de tous ; j'ai subverti des leaders charismatiques avec l'amour d'eux mêmes afin que les gens qu'ils auraient du servir basculent vers l'adoration dans des cultes stériles de la personnalité. En résumé, excepté dans quelques cas lamentables, les êtres humains potentiels (ceux dont le développement conduit inévitablement à une perte sèche pour nous) ont été transformés en non-entités, quand ils ne travaillaient pas activement dans nos rangs pour le plus grand bien de la compagnie. »

Le Diable, qui avait écouté avec intérêt tout ce que son fils cadet avait dit, fit son éloge. « Je vais augmenter le nombre de tes employés, mon fils. Ton travail est fastidieux, mais nécessaire. Les légions de serviteurs inciviles que tu commandes, je dois l'admettre, obtiennent des résultats. Tu es consciencieux et travailleur, et de tels résultats méritent récompense. Puisse l'empire de ta bureaucratie ne cesser de croître ! »

Se tournant alors vers le benjamin, il demanda, « Et toi, qu'as-tu fait pour augmenter ton travail dans le monde, fils préféré ? »

« J'ai desserré le collier d'une chèvre, » répondit-il.

« Quoi ?! » s'exclama le Diable, scandalisé.



« Peut-être devrais-je m'expliquer, » dit la prunelle de ses yeux. « Alors que mes frères ont pris de grandes mesures pour tendre vers de grands objectifs, j'ai fait plus avec moins d'effort ; je pense avoir obtenu des résultats avec de réelles économies.

« J'ai vu un bouc dans la cour d'une ferme, une corde attachée autour de son cou décharné. Il n'y avait personne à proximité, et j'ai pu ainsi approcher et desserrer le collier de l'animal. Le bouc, constatant une évolution favorable vers un état plus « libre » de lui-même, se débattit, s'étira, se tortilla et poussa tant et plus, jusqu'à ce qu'il soit totalement libre et débarrassé de son état captif. Il trotta alors vers la maison. Il faut dire que dans ce pays l'accueil des visiteurs avait généralement lieu dans une cour avec une porte maintenue grande ouverte pour permettre aux visiteurs de venir librement comme les lois de l'hospitalité l'encouragent. La maîtresse de cette maison, cependant, s'était surpassée dans l'élaboration de simples accessoires usuellement permis dans une telle aire « commune ». Un valet, habituellement en service, était profondément endormi dans les buissons après une dure nuit à travailler pour notre compte.

« Dans l'entrée de la salle de réception de cette ferme plutôt grande (plus une maison de maître d'un domaine, en réalité), il y avait un grand miroir décoré. Se voyant lui-même dans le miroir, le bouc, croyant apercevoir un rival, et totalement préparé à défendre son nouveau territoire, baissa la tête et chargea. Le miroir, bien sûr, vola en éclats dans un vacarme assourdissant.

« La cuisinière, seule dans la maison à ce moment-là, était dans la cuisine en train de préparer le dîner. Entendant le tumulte, elle se rua dans l'entrée, le couteau à la main. Seulement le jour d'avant, elle avait lustré amoureuxment le miroir dans son cadre doré. Dire qu'elle se mit en colère serait un doux euphémisme. Elle se précipita sur le pauvre animal étourdi et d'un seul coup mit fin à ses jours. Il y avait du sang partout.

« A ce moment inopportun la maîtresse de maison revint d'une entrevue plutôt pénible avec un marchand fatigant, qui lui avait prêté plusieurs jolis tapis, qu'elle avait utilisés pour embellir l'entrée. (Il faut maintenir les apparences après tout !) Voyant le miroir cassé (un objet de famille), le bouc mort, et le sang partout sur ses magnifiques (et empruntés) tapis, ne fit rien pour apaiser ses nerfs déjà bien surmenés. Au bout du rouleau, elle saisit le couteau de la main de la cuisinière déroutée et la poignarda dans le cœur. Choqué par son propre geste, elle s'effondra comme une masse sur le sol.

« Son mari retournait à la maison sur ces entrefaites, accompagné par le Ministre de la Culture, un homme influent avec lequel il avait obtenu une entrevue durement gagnée et qu'il avait réussi à inviter à dîner, avec l'intention de s'attirer son amitié et ainsi les bénéfices qui pourraient advenir d'une telle relation.

« Apercevant la scène et voyant ses plans consciencieusement préparés partirent en ruine, il hurla à sa femme, 'Je peux comprendre de tuer le bouc, mais comment as-tu pu assassiner la cuisinière ?' Sur cela, il saisit le couteau et lui trancha la gorge, puis taillada ses propres poignets par angoisse et désespoir.

« Le Ministre de la Culture, un vieil homme à la santé fragile et en premier lieu sensible, découvrant le carnage autour de lui, fut atteint d'une dépression sévère, et se mit à décliner. Il mourut peu de temps après. »

Le Diable était rempli de fierté d'avoir un tel fils. Pour avoir fait autant de mal, avec si peu d'effort dépensé ! Il demanda, « Y a-t-il autre chose que tu peux me dire, Ô mon fils, favori des favoris ? »



A propos de la Lettre Soufie...

La Lettre Soufie est une compilation d'articles récents publiés sur le site web www.journalsoufi.com et distribuée électroniquement. La plupart des articles sont des traductions d'articles écrits en anglais et en persans dans le magazine Sufi (<http://sufijournal.org>)

Glossaire

- **Zèkr** : rappel ou souvenir de dieu (concept similaire au mantra indien)
- **Khanéqah** : maison des soufis, lieu où se réunissent les derviches.
- **Nafs** : égo, moi.
- **Sama** : séance de méditation, écoute du cœur
- **Derviche**: aspirant sur la voie Soufie
- **Javanmardi**: chevalerie
- **Hal**: état spirituel
- **Maqam**: station spirituelle
- **Mohassébé** : examen de conscience
- **Rend**: état spirituel particulièrement élevé atteint par un aspirant sur la voie, et qui peut le faire apparaître comme renégat pour les personnes préoccupées exclusivement par l'aspect exotérique de la religion

« Oui, » répondit le jeune Diable avec un petit rictus, « Je peux ajouter, père, que le nom de ce pauvre vieux bouc était Salman³. »

Le Diable sourit, muet d'admiration.

³ Salmân est un prénom d'origine arabe signifiant "parfaitement intègre". Ce nom est célèbre dans l'Islam grâce à Salmân al-Farsî, compagnon du prophète Mahomet.



Adresses des Maisons de Soufis

Adresse des Maisons de Soufis de la confrérie Nématollahi en pays Francophones (liste complète sur site <http://www.nematollahi.fr>):

Côte d'Ivoire

63 Boulevard Latrille BP 1224 Abidjan,
CIDEX 1 Côte d'Ivoire Tel :225-22410510

Bénin

Quartier Beurivage

BP 1599 Porto-Novo, Bénin

Tel :229-21-4706

Burkina Faso

Khaniqahi Nimatullahi
(K.N.B.F)

10 BP 13375 Ouagadougou
10, Burkina Faso

Telmob : 226 73 61 52 29

Telecel : 226 79 55 94 25

Mali

Villa D89

Pres Residence Hotel Wawa Magnambougou
Fasso-Kanu

BP 2916 Bamako, Mali

Sénégal

Liberté VI extension,

croisement rues GY 113 et GY 94 Villa N°1

BP 5871 Dakar Fann, Senegal

Canada

1596 Ouest avenue des Pins Montreal H3G
1B4 Quebec, Canada

Tel:(514) 989-1411

1784 Lawrence Avenue West
North York, Toronto, Ontario
Faso

Canada M6L 1E2

Tel :(416) 242-9397

1735 Mathers Avenue West
Vancouver, B.C. Canada V7V
2G6 Tel:(604) 913-1174

France

144 rue du Chemin vert

75011Paris

Tel :33- (0)1-48-55-28-09

e-mail: kntparis@yahoo.fr

116, avenue Charles de Gaulle

69160 Tassin-La-Demi-Lune

Tel :33-(0)4-78-34-20-16

e-mail: knlyon@journalsoufi.com

